

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Impropères (extraits)

Gustave Lamarche

Volume 6, numéro 6 (36), novembre-décembre 1964

L'âge du siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamarche, G. (1964). Impropères (extraits). *Liberté*, 6(6), 452-467.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Impropères

(extraits)

Lorsque je suis tombé dans votre Palestine
Comme tombait du soleil chaud l'enfant Icare,
Que je me suis jeté sur vous sans crier gare,
Avec le vent d'en haut qui trousse ma basquine,

Et que je suis entré tout droit dans votre glaise,
Tous mes hauts attributs laissés sur le mont d'or,
Dites, quand j'ai voulu ainsi vous mettre à l'aise,
Est-ce vraiment que je vous faisais tant de tort?

Est-ce que je venais prendre un de vos morceaux,
M'emparer des rhytons que vous aviez tournés,
Vous enlever vos champs, vous râfler vos pourceaux,
M'annexer les cantons que vous aviez bornés?

Ah! je venais un peu racheter mon honneur,
Que vous aviez souillé un jour de vos soufflets,
Mais je venais surtout vous verser mon bonheur
Et pour tout je venais vous serser mes reflets!

Et moi qui viens, est-ce que j'étais obligé?
Est-ce que vous aviez tant de quoi m'enrichir?
Est-ce que sous mon toit je vivais affligé
Et qu'entre mes Parents j'avais de quoi rougir?

Ah! je venais un peu vous réclamer ma gloire
Parce que certain jour vous me l'aviez flétrie,
Mais je pouvais vous raturer de ma mémoire
Et me récompenser sans quitter ma patrie.

Car dans mon lieu j'en ai plus d'un qui m'idolâtre
Sans que j'aie à quérir vos chérubins de plâtre,
Et dans mes cieux j'en ai plus d'un qui me désire
Sans que j'aie à chercher vos séraphins de cire!

Et l'on est plus heureux pétri de solitude,
Parlant à sa pensée et ressentant son coeur,
Qu'à faire des enfants selon la multitude
Et des amants selon la race des moqueurs!

* * *

Que si vous aviez peur malgré tout de cette ombre,
Vous pouviez rassembler vos chefs et votre nombre,
M'interroger sur mon ancêtre dans le Livre,
Sonder mes reins, peser mon coeur, tâter mes fibres.

Vous pouviez me jauger à même vos mesures
Et voir si je suis autre qu'un enfant des hommes;
Vous pouviez me juger par devant vos censures
Et m'enlever le nom dont les Anges me nomment.

Vous pouviez m'arracher mes taches de soleil
Si vous m'en trouviez trop encore au long des ailes.
Mais pourquoi m'en vouloir de vous avoir dépris
Et d'avoir renversé sur vous mon paradis?

Ah! je voulais sauver mon honneur en effet
Et vous gagner ensemble à moi par le bienfait!
J'ai deux besoins qui sont et la gloire et l'amour,
Comme deux ennemis qui se frappent toujours.

Car si je viens à vous comme un roi de puissance
Pour me faire un empire et conquérir la terre,
Vous me payez de haine et désobéissance
Et murez vos avoirs dans la tour solitaire.

Et si je viens à vous comme un tranquille amant,
Vous m'ôtez mon manteau, mon décor et mon droit,
Me mettez à la meule avec l'âne tournant,
Et me gardez esclave pour m'écarter roi!

Ah! vous souviendrez-vous à partir du principe?
Notaires, scribes scrupuleux d'exactitude,
Oserez-vous noter les faits de l'archétype,
Ecrire en noir de la première ingratitude?...

Nous vous avons placés sous l'ombre de la Vie,
 Sous le même arbre ensoleillé qui nous abrite,
 Sous l'arbre de savoir et de philosophie,
 Et d'en cueillir les fruits était votre mérite.

Nous vous donnions le goût natal de la Sagesse,
 Sous l'Arbre parfumé comme un pommier d'oranges,
 Et vous aviez l'enthousiasme et la largesse
 A l'exemple de Dieu sous le palmier étrange.

Hélas, il vous restait à savoir la frontière
 Et l'équivoque, à confesser la différence.
 Tout vous était permis, ô rois de l'oeuvre entière:
 Il vous restait à reconnaître la *défense*.

Alors fut envoyé le Serpent qui vous tente,
 Et c'était en ces jours un terrible examen,
 Et la Bête tenait la pomme dans sa main
 Et Nous avons permis que la Bête vous mente!

(Non, nous ne pouvions pas, Nous, vous interroger,
 Car nul amour épris n'est examinateur;
 Et nous ne pouvions pas nous entendre outrager,
 Car tout amour dépris est exterminateur!)

Qui l'eût imaginé? qui l'eût pu concevoir?
 Le Serpent vous trompa, vous fit mâcher le fruit...
 Mais vous l'aviez voulu le mal de ce savoir,
 Et vous mouriez, et l'arbre même était détruit...

Alors Quelqu'un, le Fils enfanté par le Père,
 Le Verbe qui seul parle à l'assemblée des Trois
 (L'Esprit *souffle* et le Père *fait*), seul des trois Rois
 Le rhéteur aux muets déclara la prière:

"Ils ont commis l'erreur non par force insolente
 Comme l'Ange, mais pas faiblesse. Ils ont péché
 Non par mépris, mais par méprise. S'ils ont séché
 Sous notre Arbre, c'était d'être une vaine plante.

Dieu et Dieu, je vous parle: ils ont nié le ciel,
ET MOI JE VAIS DESCENDRE ET CONFIRMER LA TERRE.
 Je vais prendre un habit, un amict sensuel
 Et j'irai les convaincre au creux de leur cratère.

Vêtez-moi d'un sourtout conforme à leur bassesse,
 Et j'irai les trouver dans leur enfer de ronces,
 Et je les blâmerai coeur à coeur sans hauteuse
 Et leur reprocherai leur ingrate réponse.

Je les verrai dehors loin de leurs paradis,
 Tremblants, épouvantés par le glaive angélique,
 Fouillant le sol rocheux pour de maigres radis,
 Suant et salivant comme un loup famélique.

Si je suis sur leur tête une branche nouvelle,
 Je leur referai l'ombre avec mes rameaux rares.
 Si je suis parmi eux comme un serpent bizarre,
 J'entrerais comme l'autre aux plis de leur cervelle.

Si je suis auprès d'eux un homme droit qui marche,
 Mais qui boite et qui cloche d'une faible jambe,
 J'avancerai comme eux claudicant sous ma charge
 Et j'irai les trouver sans juge dans leur chambre.

Que j'aille les rejoindre avec miséricorde,
 Les arroser d'une eau rouge que je vais faire,
 Enduire leurs vieux os d'une huile qui déborde
 Et déterrer leur crâne endormi au Calvaire!"

(Le Fils est autorisé à sa mission. Il descend parmi les hommes sous l'enveloppe de leur nature. Mais pour quelques-uns qui le reçoivent, la plupart refusent de le reconnaître. Il exhale cet amer reproche, strophes 94-100:)

.....
 Mais quand j'eus fait trois pas par vos courbes allées,
 Moi le Dieu trois fois Dieu foulant vos galilées,
 Je compris, Philistins appelés circoncis,
 Que votre coeur était tel qu'aux anciens récits.

Moi la Bouche de Dieu qui vous parle en vos langues,
 Moi le Mot de mon Père échappé sur vos têtes,
 Dispersé sur vos champs, épars sur vos calangues,
 J'étais comme un mot d'homme égaré sur des bêtes!

Le voici, le voici le conflit insondable!
 Serais-je jamais bon si vous n'étiez méchants?
 Quel mérite d'avoir des amis à sa table?
 Et la mère est toujours déchirée par l'enfant.

Comment serais-je votre ami si vous m'aimiez?
 Et votre époux promis si vous ne me trompiez?
 Et votre Dieu très-haut si ne me blasphémiez?
 Et votre géniteur si ne me corrompiez?

Ah! je vous parle insensément dans ma tristesse
 Et j'ai des propos que vous n'entendez pas.
 Je tends mes bras vers vous pour rien dans ma détresse
 Et je sais que vos clous disperseront mes bras...

Néanmoins je ferai tout mon chemin à faire,
 Tous mes actes et le contrat de mes souffrances;
 Je marcherai trois ans dans vos indifférences
 (Trois ans? Non, *pour toujours* je suis vêtu de terre!)

Et mon Père verra si la gloire est au bout!
 Quand il rassemblera les traits de mon visage,
 Qu'il refera de mes débris ma vraie image,
 Il verra si j'ai fait la partie et le tout!...

*(Plus loin, strophes 193-209, le Christ-Messie invoque ses
 oeuvres en témoignage:)*

Vous n'aurez pas le droit de refuser l'indice.
 Celui qui vient de loin raconte son voyage;
 Celui qui vient du Ciel en parle avec justice
 Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

S'il ouvre son manteau sur la place publique
 Comme Moïse ouvrait le Rocher probatique,
 Et que des torrents forts coulent comme un orage,
 Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

S'il marche sur la mer comme un cygne nocturne,
 S'il fait du vin avec de l'eau à pleines urnes,
 S'il pétrit au désert un bon pain de ménage,
 Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Excité par vos traits, s'il vante son lignage
 Et remonte à son oeuf dans le nombre ternaïre,
 Et que le Père assente à travers le tonnerre,
 Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Par son zèle excité, s'il fait un balayage
 Parmi les animaux salissant sa demeure
 Et qu'aucun n'ose l'encorner avant son heure,
 Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Et dans vos écuries s'il fait un nettoyage
Comme en fit un Hercule, fils de Jupiter,
En transportant le fleuve Alphée et le grand air,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Et s'il vous purifie de vos enfantillages
Dès lors que vous voulez être enfant près de lui;
De vos hypocrisies et de vos maquillages
Et de vos nuits dès lors que sa Lumière a lui;

S'il fait de Zacchaï, tombé du sycomore
Comme une figue sèche, un fruit frais qu'il dévore
Et le saint Amadour du vieux pèlerinage, (*)
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

S'il va jouant la flûte à travers les villages
Comme un sacré poète qu'on laisse aux dévotes,
Mais que quelques Davids dansent dans ses gavottes,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Si comme un Pélican il gémit au rivage,
Et comme un Divin Coeur dont le Toton se moque
Il s'immole aux oiseaux languissants qui l'invoquent,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Et s'il vous parle sous sa tente de feuillage
Et que l'ayant ouï vous n'en vouliez point d'autre,
Et que vous entriez dans son trio d'apôtres,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Et s'il en traîne quelques-uns dans son sillage
Comme l'avion d'or au septième empyrée
Ou le voilier d'ivoire au golfe hyperborée,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Et quoique dédaigné de vos forts agnostiques
Et de maint boutiquier de ces fortes boutiques,
S'il trouve de la foi dans quelque charbonnage,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

(*) Le pèlerinage de Roc-Amadour, établi en l'honneur de Zachée, dit l'*Amadour* ou *Amant*, qui avait longtemps habité l'endroit et y avait fini ses jours.

Et si Satan sans nombre expulsé de vos corps
Et par son doigt levé rejeté dans vos porcs
Crie à tue-tête et le confesse avec courage,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Avec du plomb s'il fait de l'or sans alliage
Comme il fit de la femme folle en Samarie
Et de la fille en feu Magdeleine-Marie,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

S'il rend la vie à la fillette de Jaïre
Et s'il vous rend votre âme absente rien qu'à dire:
"Je veux", ou rien qu'à pleurer sur vous au passage,
Approchez-vous, vérifiez le témoignage.

Et l'ouïe au sourd obstiné rien qu'à lui mettre
Son grand doigt dans l'oreille et qu'à dire: "Ephpheta!"
Et la vue à l'aveugle-né rien qu'à promettre:
"Va te laver en violant leur vil sabbat!"

Et la chair neuve à tous les lépreux de la terre
Rien qu'à leur dire: "Allez heurter au presbytère!"
Et si le Doigt de Dieu succède au pied du diable,
Pourrez-vous récuser le procès formidable?

Allez, mandez les prophètes de Pharaon,
Appelez au concours les devins fanfarons,
Et quand ils auront fait leurs jeux et leur virages,
Faites venir le juste Juge en arbitrage!

Mais ne dites pas, ô railleurs: "C'est pareil!"
Et ne confondez pas l'éclipse et le soleil,
Et ne provoquez pas, de derrière vos claies,
L'Ange Vengeur à lâcher la dixième plaie!

(Aux strophes 219-223, l'Amant sacré explique ses rigoureuses exigences)

Ah! j'étais rigoureux puisque j'étais jaloux!
Puisque j'étais amant transi à vos genoux!
Ah! j'étais bon pasteur et non point mercenaire,
Gendarme autour de vous, non parent débonnaire.

Je vous aimais comme un ami sans indulgence.
Je vous interdisais un seul regard perdu,
Devers tout autre un seul signe d'intelligence
Et je vous enfermais entre mes bras ardens.

Je haïssais l'Egypte à cause qu'elle est belle
Et qu'on vous voit toujours regarder après elle
Et convoiter, ô adultères, son soulas,
Comme les deux vieillards la fille d'Helcias.

Je vous prenais dans le désert en quarantaine;
Je vous sevrerais de tout et des goûts de Liber.
Je vous faisais manger des cèleris amers
Et j'avais mes limiers contre vos prétentaines.

Je vous fortifiais avec de longs carêmes
Comme on fait d'un lutteur qu'on soigne pour l'arène.
J'avais pour vous les apparences de la haine,
Comme on fait d'un ami qu'on garde pour soi-même...

(Ceux qui ont accepté cette contrainte amoureuse sont les "fidèles". Les autres sont les rebelles": Le groupe des fidèles constitue la chère "assemblée" ou "église". Le Christ y a choisi les Douze pour en faire les participants de son oeuvre. C'est auprès d'eux surtout qu'il se console du refus des rebelles, — strophes 272 et suivantes:)

Ah! vous souvenez-vous ce qu'était cette fête
Lorsque j'ai mis la mitre en pointe sur vos têtes!
Les peuples étaient là autour de la montagne,
Les enfants bouscuaient les vieux de la cocagne.

Moi j'avais énoncé les huit lois du Royaume,
Et j'annonçais d'un coup les douze marjodomes:
"Voici les desservants de la mansuétude,
Voici les intendants de la béatitude."

O Douze, vous étiez tremblants dans vos pouvoirs
Et vous étiez troublés dans vos puissants devoirs.
Car je vous avais dit: "Guérissez les malades,
Dominez les démons, baptisez les peuplades!"

Et je vous envoyais sans bourse pour payer,
Sans hache en fer pour effrayer
Sans besace pour posséder,
Sans savoir pour persuader!

Et je vous menaçais des malheurs les plus sûrs:
Vous serez jetés par-dessus le mur,
Vous serez roulés dans les procédures,
Vous serez foulés comme des rognures!

Mais je vous promettais les bonheurs les plus purs:
D'avoir pour vous les temps futurs,
D'être devant Dieu ma doublure,
De ressembler à ma *FIGURE*!

* * *

Douze, je me souviens des labeurs de vos âmes!
Vous apportiez les morts sur des grabats infâmes,
Et les mourants vous les descendiez par les toits,
Et la vie revenait par les chemins étroits.

Avec les éclopés vous traversiez la foule
Comme avec Zébédée vous traversiez la houle.
Et vous vous rappelez les émeutes du soir
Quand les spectres sans nombre accouraient pour nous voir!

Et vous vous rappelez les yeux des faux prophètes,
Rangés autour pour censurer les mains refaites,
Les dos réconfortés et le salut des âmes
Et pour autoriser la guérison des ânes.

Vous ne les frappiez pas quand ils vous étonnaient,
Mais vous m'applaudissiez quand je les bâtonnais.
Et vous dansiez de joie en plein Capharnaüm
Quand d'un mot sous leur nez je recréais un homme.

Car notre art consistait à chasser les requins
Pour que le bon poisson joue et nage et qu'il vive,
Comme dans la Cité pour que son Règne arrive
Le Roi au petit jour fait pendre les coquins.

Et consistait notre art à jeter cette amorce
A la misère des cinq mers: MISERICORDE.
De la mer de l'anguille à l'océan du morse,
Un poisson mord toujours au bout de cette corde...

.....

Je me souviens, enfants, de votre foi sans fraude.
Tous les autres doutaient sauf trois prudentes femmes.
Tous les autres portaient sauf dix lépreux infâmes,
Et quelques publicains et sauf quelques ribaudes.

Chacun venait de près scruter le Fils de l'homme:
"Qui est-il? Que veut-il? Il n'est de rien en somme!"
Puis tous ils rabattaient leur orgueil sur leurs yeux
Et s'en allaient sans avoir vu le Fils de Dieu.

Contradicteurs, il suffisait que je leur dise:
"Moïse est révolu", pour qu'ils aiment Moïse.
Peut-être m'auraient-ils reçu si j'avais dit:
"Allez au Diable et n'allez pas à Jésus-Christ!"

Je les connais: ils veulent de tout sauf un Roi.
Ils ont écrit partout, sur le mur des montagnes
Et sur le mur du siècle et celui de leur baignoire
Et sur le mur du ciel: Droits de l'homme, droits, droits!

Mais non, ils en veulent des rois tant qu'on pourra,
Sauf un seul: MOI! — Tant qu'on voudra des rois laïques
Avec aux mains des agréments démocratiques,
Mais non le Roi des rois et sa Croix dans ses bras!

Quand ils ont demandé Saül pour les régir,
C'est parce qu'à Silo le vieux Juge était Dieu.
Quand ils m'ont préféré leur César sans rougir,
C'est parce qu'Elohim était dans mes aïeux.

Saül les dominait de l'épaule et la tête,
Mais il était comme eux le cousin de la bête.
César les régentaient du tranchant de la hache,
Mais il avait gardé comme eux l'âne et la vache.

Comprenez-les quand ils s'élèvent un monarque,
C'est pour nous arracher le timon de la barque.
Car leur premier article est de désobéir,
Et leur démocratie est l'art de me haïr...

Mais vous, enfants, vous compreniez notre évangile.
Et vous étiez naïfs sans un air imbécile,
Et simples vous étiez sans vide de sagesse,
Et tous vous fûtes rois sous un Roi de largesse...

Si vous croyez, que vous manque-t-il à connaître?
Et si vous espérez, c'est le fil pour renaître.
Et si vous aimez tout jusqu'au mal qui vous tue,
Que peut-il vous manquer de la joie absolue?

Vous avez appris qu'être heureux
C'est n'avoir rien et avoir Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est d'être agneau mort près de Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est pleurer toujours comme Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est être un oeil pur qui voit Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est d'être haï comme Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est d'avoir merci comme Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est d'être un pacifique Dieu.

Vous avez appris qu'être heureux
C'est périr sous le poids de Dieu.

Vous avez appris qu'être malheureux
C'est avoir tout et n'avoir Dieu.

Telle était ma légende aux champs de Palestine
Et le conte que je vous fais sur la colline,
Et les plaisirs que mon poème vous destine
Quand la brise du lac joue dans ma capeline.

Je n'avais pas d'éclairs se croisant sur ma tête
Ni de cornes de feu comme un terrible prêtre.
Mais j'étais un docteur assis aux pentes vertes
Et le doux amateur qui tient sa porte ouverte.

Je n'avais pas d'armées comme un terrible roi
Et je n'avais pas l'air de ma divinité.
Mais j'étais parmi vous comme une humanité
Et j'offrais mon empire à l'enfant qui me croit.

Je n'avais pas la crainte et l'épée inflexible,
Mais j'avais la tendresse et le coeur accessible,
Et je vous promettais, pour un peu de misère,
Un effrayant délice aux mansions du Père.

Si vous vouliez vous n'étiez plus mes serviteurs
Comme un ministre obséquieux léchant César,
Mais des pareils alentour d'un roi sans hauteur,
Qui vous tient des propos de bon aire et sans art.

Oui, je vous proposais les gros noeuds de ma Croix
Et ma tête penchée sur mon bras dans la mort,
Mais je prophétisais qu'après trois jours d'effroi
Votre vaisseau navré retrouverait le Port...

Et vous souvient-il pas que par un beau dimanche
Tous les Hébreux et curieux prirent des branches
Et j'étais sur l'ânon comme sur un bateau
Et mes amis ramaient sur la mer des rameaux!

Et les petits enfants s'égosillaient sur moi,
Et les pierres criaient: "Hosanna! c'est le Roi!"
Et vous autres disiez: "T'as l'air de t'amuser,
Mais c'est ton jour, ô Christ, as-tu peur d'abuser?"

"Fonce donc jusqu'au Saint des Saints sur ton cheval,
En passant sur le corps du Corps Pontifical!"
Mais moi me suffisaient les vociférations
Des plus mauvaises femmes et des petits garçons!

Et je revois pour moi vos colères sauvages
Quand ayant pris un linge je lavai vos pieds;
Et ce que vous faisait mon étrange Breuvage
Quand vous bûtes de moi dans le vase oublié.

Je me souviens de vos terreurs du Vendredi
Lorsque je haletais abandonné du Saint,
Que je forçais mes bras entre les deux bandits
Et que je consommais mon cycle et mon dessein.

Je me souviens de vos langueurs du Samedi
Quand vous aviez perdu la foi pour tant d'horreurs;
Que vous gisiez plus bas que moi chez les maudits
Et plus défunts regardés des anges pleureurs.

(J'étais caché au voile de la Véronique
Et plus caché au coeur veuf de la Mère unique,
Et je respirais là pour vous sous mon néant,
Jusqu'à l'heure de me dresser sur mon séant).

* * *

Petits enfants, quand j'ai souffert ma Passion
Par Caïphe et Pilate et par les Nations,
Je me suis trouvé seul tout à coup sous ma peine
Et seul sous le dernier travail de ma semaine.

Mais vous étiez partis sur un signe du Père
Afin que s'accomplît au complet l'Écriture
Et que l'oiseau criard convertît Simon-Pierre
Et vous ramenât tous moins un dans ma clôture.

Vous aviez sommeillé au Jardin des Olives,
Mais vous aviez pleuré afin que je revive.
(Ainsi j'avais les pleurs des soeurs dans ma puissance
Quand j'ai sommé Lazare à sa reviviscence).

Vous m'aviez délaissé sur le mont Golgotha,
Mais vous aviez crié quand la terre éclata,
Et vous êtes venus retrouver mon sépulcre
Afin que je sortisse au cri du crépuscule.

Et c'est pourquoi m'étant réveillé au matin,
Malgré le Juif et malgré le planton botté,
Je suis venu et je vous ai montré mes mains
Et mes pieds creux et la cave de mon côté.

Et le jour arrivé de mon accession,
J'ai fait voir à vos yeux, au mont d'Ascension,
Comme un théâtre où l'on s'élève avec des cordes,
La consommation de ma miséricorde...

*(Finalement, strophes 370-400, le Christ se retourne vers
l'humanité entière et se félicite de l'avoir servie jusqu'au
don entier de lui-même).*

Jérusalem, j'ai eu raison de te chérir,
Avec ma chair passée au four de te nourrir,
Avec le sang sur mon burnous de te couvrir,
Avec mes pieds las et bouffis de te courir!

J'ai eu raison, quand tu vaguais par les chemins,
De condescendre et de te prendre par la main;
Pour redresser vers Dieu ta course scélérate,
D'entreprendre un voyage aux provinces ingrates.

J'ai eu raison, quand tu servais le langueyeur,
D'attendre ton retour en séchant de langueur;
Quand tu mangeais chez les bêtes ta cosse amère,
D'ôter pour toi la viande aux dîners de mon Père.

J'ai eu raison, quand te lâchaient tes serviteurs,
De m'amener et de m'appeler ton Pasteur;
Quand tu perdais le tablier de tes servantes,
De m'avancer et m'établir ta gouvernante.

J'ai eu raison, pour t'élever jusqu'à mon rang,
De transir à la porte entre tes soupirants;
Pour te tirer de l'ergastule sur mon coeur,
De disperser avec l'épée tes séducteurs.

J'ai eu raison, pour parfumer ta tête haute,
De rechercher trente ans dans l'herbe un brin de baume;
Pour orner d'une perle ton fier attirail,
De plonger à plein fond plus bas que le corail.

J'ai eu raison, pour t'élever une demeure,
D'être au ras de la terre un homme charpentier;
De besogner am-a-harez à la demi-heure
Sous la férule et selon la loi du chantier.

Pour que tu aies au mont de Sion ton castel,
De vendre mon donjon de gloire dans le ciel;
Et pour ta chambre noble et ton haut belvédère,
D'habiter la caverne et le vil phalanstère.

Pour remplir de bon grain ton aire et tes greniers,
De me faire aôteron chez les gagne-deniers;
Pour fournir de bons crus ta cave et tes celliers,
D'être un dur vigneron bruni dans les halliers.

Pour subvenir aux sept années de ta famine,
D'être un enfant rêveur que damnent les flammes;
Pour te livrer ma part de fête et de plaisirs,
D'être un homme serveur privé de ses désirs.

Pour t'éblouir de lys et des plus rares fleurs,
De fouler des fumiers dans la vallée des pleurs;
Pour peupler tes bosquets des plus rares oiseaux,
D'être un pipeur perdu dans les bois, sur les eaux.

Pour garnir tes tableaux des plus rares gibiers,
D'être un piqueur dans la varenne et le boubier;
Pour emplir tes coffrets des plus rares bijoux,
D'être un mineur qui sape entre les deux grisous.

Pour peupler tes viviers des plus rares poissons,
D'être un pêcheur par longitude et latitude;
Pour mûrir tes penses aux plus graves leçons,
D'être un prêcheur de peine et de béatitude.

Pour préparer dans les travaux notre hyménée,
D'être un long paria chez Laban l'entasseur;
Et le soir, pour guérir le mal de ma journée,
De mirer mon désir aux yeux faux de ta soeur.

Pour t'asseoir près de moi de moitié dans mon trône,
D'être un enfant de roi qui découd sa couronne;
Pour te doter régente et te donner des princes,
D'être un fils d'empereur qui délie ses provinces...

*

J'ai eu raison, pour écarter ton châtement,
De brandir le pourvoi de mon crucifiement;
D'être aux mains des lions un témoin qui succombe
Et ce Dieu courbe mis par vous aux catacombes.

D'être un homme sans pain et toujours alouvi,
D'être un homme sans vin et jamais assouvi,
D'être un homme en prison et jamais élargi
Et ce Dieu vagabond dont vous avez rougi.

D'être un homme malade et jamais visité,
D'être un homme notable et jamais publié,
D'être un pauvre homme nu et jamais habillé
Et ce Dieu bienfaiteur par chacun oublié.

D'être un homme de bien jamais félicité,
 D'être un homme chrétien toujours persécuté,
 D'être un bon serviteur jamais remercié
 Et votre Dieu sauveur par vous exécuté...

*

J'ai eu raison de te vouloir, ô Assemblée!
 De te poursuivre et te prier jusqu'en enfer!
 Et je suis satisfait car le prix est offert,
 Et je suis sans regret car la somme est comblée.

J'ai eu raison de t'arracher à mon Rival
 (Car le Dieu noir t'avait gagnée de proche en proche),
 De te contraindre et t'enlever sur mon cheval
 Et de te déclarer mon déchirant reproche!

Jérusalem, j'ai eu raison de t'épouser!
 Car voici que mes fils ont le nombre du sable,
 Que je verse le vin aux buveurs de ma table
 Et que le rouge-bord ira sans s'épuiser!

*

O Rachel, j'ai bien fait d'inventer ce mystère,
 D'être un homme timide et circoncis Jésus;
 Pour te trouver au puits de contourner la terre
 Et de tromper pour toi le chasseur Esaü!

Gustave LAMARCHE
 de l'Académie canadienne-française

1958-64

Le Père Gustave Lamarche, c.s.v., est né à Montréal en 1895. Membre-fondateur de l'Académie canadienne-française, en 1944, il a été directeur-fondateur de trois revues, aujourd'hui disparues: Les Carnets Viatriciens, les Cahiers de Nouvelle-France et Nation Nouvelle.

Le Père Lamarche a surtout écrit des jeux scéniques (Notre-Dame des Neiges, les Gracques, Notre-Dame de la Couronne) et un recueil de poèmes religieux "Palinods" (1944).....